

Episode 2 : Les animaux ont-ils un monde ?

S'il est vrai qu'un monde, c'est toujours une représentation du monde, en quel sens peut-on parler d'un monde animal ? Bien sûr, d'une certaine façon, on peut dire que les animaux vivent dans le même monde que nous, dans un univers qui englobe les galaxies, les étoiles, les planètes, notre Terre, les forêts, les déserts, les océans... Pourtant, il semble évident que le Soleil n'est pas pour eux ce qu'il est pour nous, que la mer n'est pas pour les poissons ce qu'elle est pour les croisiéristes, que le désert n'est pas pour les scorpions ce qu'il est pour les bédouins.

En clair, il faut distinguer le monde comme espace et le monde comme ensemble de significations. Un insecte et un chimpanzé peuvent être situés l'un à côté de l'autre sur la branche d'un même arbre. Localement, spatialement, ils sont dans le même monde et donc dans une proximité maximale. Mais l'arbre, la branche, le serpent qui approche, le fauve qui rugit, les hommes qui s'enfoncent dans la forêt, cela n'a pas la même signification pour l'insecte et pour le chimpanzé. En ce sens, ils ont beau être proches, ils n'habitent pas du tout le même monde. Leur existence ne se déploie pas dans le même système de représentations. Pour l'insecte, le rugissement du tigre ne représente rien. Pour le chimpanzé, il signifie un danger spécifique.

Ainsi, en toute rigueur, il faudrait parler au pluriel de mondes animaux plutôt que de monde animal. C'est ce que fait un spécialiste du comportement animal (ce qu'on appelle un éthologue) de la première moitié du XXe siècle, Jacob Von Uexküll, dans un livre justement intitulé *Mondes animaux et monde humain*.

Appuyons nous sur ses analyses pour voir dans quel monde spécifique vit, par exemple, une tique.

Le monde de la tique

On imagine aisément que la vie d'une tique n'a pas grand-chose à voir avec celle d'un chimpanzé, et encore moins avec celle d'un être humain, ce qui signifie aussi que ce qui peut avoir une signification pour la tique n'est pas la même chose que ce qui peut avoir une signification pour l'homme. Le mot « signification » n'est pas à comprendre ici comme le résultat d'une procédure intellectuelle complexe. Nous dirons simplement que pour un vivant donné, a une signification ce qui provoque en lui un comportement déterminé. Ainsi, pour un vivant humain, le Soleil peut avoir des significations multiples (vacances, bronzette, pastis...) qui impliquent des comportements spécifiques (partir à la mer, se mettre en maillot de bain, s'installer à la terrasse d'un bistro...).

Le soleil n'a pour la tique aucune de ces significations. Se mettre en maillot de bain ou aller boire un verre avec ses copines ne signifie rien pour elle. D'ailleurs, à en croire Von Uexküll, son comportement est pour l'essentiel déterminé par 3 excitations possibles. On

sait que la tique est capable de rester accrochée à une branche aussi longtemps que ne passe pas un animal au sang chaud, un chien par exemple.

Lorsque cet événement survient, la tique réagit à 3 stimuli distincts.

1. Elle perçoit l'odeur caractéristique du mammifère et de ses follicules sébacés (acide butyrique) et se laisse tomber sur sa proie.
2. Si elle ne l'a pas ratée (ce qui arrive, hélas pour elle), elle se retrouve au contact des poils du chien. L'excitation olfactive disparaît et elle se lance dans une exploration tactile.
3. Lorsqu'elle sent une région plus chaude, dépourvue de poils, elle cesse d'explorer et se met à perforer.

Résumons : à trois stimulations externes (odeur du sang et des follicules sébacés, contact des poils et chaleur) correspondent trois comportements spécifiques de la tique : se laisser tomber, explorer, perforer.

Le monde de la tique est donc un monde très élémentaire qui, si on en croit Von Uexküll, se réduit à trois significations. Pour le dire de façon peut-être un peu caricaturale, dans le monde de la tique, il n'y a que des odeurs d'acide butyrique, des poils et de la chaleur. Le reste ne signifie rien, ne représente rien pour elle, ce qui revient à dire que le reste ne fait pas partie de *son* monde.

Remarque pour les professeurs : l'analyse qui suit est celle que fait Martin Heidegger aux §§ 46-48 des Concepts fondamentaux de la métaphysique – monde, finitude, solitude, cours de 1929-1930.

L'animal est pauvre en monde

Dans un cours professé pendant l'année universitaire 1929-1930, Martin Heidegger, philosophe allemand qui a lu les travaux de Jacob Von Uexküll, nous propose la thèse suivante : l'animal est pauvre en monde. Énoncer cette thèse, c'est bien sûr proposer une distinction forte entre l'homme et l'animal, entre les mondes animaux et le ou les monde(s) humain(s). C'est aller d'une certaine façon à contre-courant d'une idée bien répandue aujourd'hui, idée mal assurée et pas très claire selon laquelle « l'homme serait un animal comme les autres ».

Heidegger reprend à Uexküll le terme allemand d'UMWELT (monde environnant) pour désigner les mondes animaux qui ont pour caractéristique commune d'avoir un périmètre très limité. L'*Umwelt* de l'abeille, par exemple, c'est sa ruche, les rayons de miel, les fleurs butinées, les autres abeilles de sa colonie... Mais cette limitation n'est pas seulement une limitation spatiale. Elle est aussi une limitation de l'être-même des choses puisque l'abeille ne connaît de la fleur que ce qui lui est utile, ce qui a pour elle une

signification spécifique. Par exemple, elle connaît ce qu'elle en butine, mais ses étamines et sa racine ne signifient rien pour elle. Elles ne font pas partie de son monde d'abeille.

L'homme, au contraire, est ce vivant singulier qui cherche toujours à accroître son monde, tant extensivement (exploration des océans, conquête spatiale...) qu'intensivement (sonder de plus en plus profondément les mystères de la constitution de l'atome).

Deux objections possibles :

Certains ne manqueront pas d'objecter qu'en réalité, il ne manque rien aux animaux non-humains qui, parfaits en leur genre, sont très bien adaptés à leur monde. Mieux que nous peut-être. L'idée d'une supériorité de l'homme sur l'animal, d'une richesse plus grande du monde humain par rapport aux mondes animaux serait donc une fiction humaine, une représentation prétentieuse qui procéderait d'une illusion anthropocentrique (centrée sur l'homme et sur l'image qu'il se fait de lui-même).

Une deuxième objection consisterait à arguer de l'évidente supériorité des animaux dans bien des domaines. C'est ainsi que nous pourrions envier l'œil du faucon ou l'odorat du chien.

Heidegger reconnaît la pertinence de ces objections somme toute assez banales et concède une perfection propre à chaque espèce animale là-même où nous sommes parfois tentés de parler d'espèces inférieures (amibes et infusoires) et d'espèces supérieures (éléphants, singes, dauphins, rats...).

Mais alors, quel sens y a-t-il à affirmer que l'animal est « pauvre en monde » ?

La privation de privation : un paradoxe

Il faut commencer, et c'est chaque fois comme cela en philosophie, par dire ce que signifie « être pauvre ». Être pauvre, cela ne veut pas dire avoir moins, posséder moins. Cela veut dire « être privé » ou, plus précisément, « se sentir privé ».

Or, c'est un fait qu'en ce sens, l'homme est le plus pauvre des animaux puisqu'il est probablement le seul à se sentir privé. Être homme, c'est toujours éprouver son humanité sous la forme d'un manque : nous souffrons peu ou prou de n'être pas davantage intelligents, de ne pas courir plus vite, de ne pas connaître tout ce que nous voudrions connaître, de ne pas avoir la vue du faucon, l'omniscience de Dieu, la sagesse et la puissance de maître Yoda.

Mais c'est justement parce que l'homme s'éprouve comme « privé de » qu'il cherche toujours à augmenter son monde, c'est-à-dire à s'augmenter lui-même. Et c'est parce que l'animal est privé de ce sentiment d'être privé (*Eh oui, il vaut mieux répéter cette formule plusieurs fois pour bien la comprendre*) qu'il n'éprouve nul besoin de s'accroître, de configurer son monde, de le déployer.

Retour à l'animal : des choses de lézard

Affirmer que l'animal est pauvre en monde, ce n'est pas dire pour autant qu'il est seulement là où sont les choses qui l'intéressent. Une pierre qui chauffe au soleil n'est pas la

même chose qu'un lézard qui, posé sur elle, profite des rayons solaires. La pierre n'a pas de monde. Rien n'a pour elle de signification, ni la main qui la saisit pour la lancer, ni le soleil qui la chauffe. Mais pour le lézard, les rayons du soleil signifient bien quelque chose, de même que la pierre. Cette pierre, en effet, il l'a recherchée. Et pourtant, elle n'existe pas pour lui en tant que pierre, en tant que roche dont il pourrait explorer la structure minérale. De même, le soleil n'existe pas pour lui comme soleil à propos duquel il pourrait se poser des questions d'astrophysicien.

Le lézard a bien une relation vivante à la roche et au soleil qui font donc bien partie de son monde. Mais cette relation limitée fait simplement de la pierre et du soleil des « choses de lézard ». De la même façon, le brin d'herbe sur lequel grimpe un insecte n'est pas pour lui un brin d'herbe mais une « voie d'insecte ».

Pour conclure :

Si l'animal est pauvre en monde, ce n'est donc pas parce qu'en ce monde qui est le sien, il lui manque quelque chose. C'est au contraire parce que son monde est un monde où rien ne manque. L'homme, pour sa part, est ce vivant qui peut prendre sur le monde différentes perspectives. Il peut l'explorer en se mettant à la place d'une tique (ce que fait Von Uexküll) ou d'un lézard (ce que fait Heidegger). Il peut aussi s'efforcer de voir le monde du point de vue d'un éléphant, d'un chimpanzé ou même de Dieu. Certes, on peut penser qu'il y échoue le plus souvent, mais l'essentiel est dans la tentative. C'est en effet ce souci et ce pouvoir de faire varier les perspectives qui élargit son monde, qui en fait quelque chose qui n'est pas un simple *Umwelt* (un environnement spécifique) mais un *Welt*, un monde qui n'est un monde qu'à être infiniment ouvert au-delà de lui-même.

Pour l'homme, le monde, c'est toujours trop petit.